

Cannibalisme et adoption : la question de la filiation

Jean-Pierre Waber

La passivation par la pulsion

Dans l'acte d'adoption, l'expérience est traversée par l'enfant, comme par les autres membres de la famille, dans toute l'épaisseur énigmatique des fantasmes originaires : une part de soi a été abandonnée et recueillie dans un giron étranger. Tous les protagonistes partagent cet événement dans sa réalité la plus corporelle et la plus pulsionnelle, ce qui impose de concevoir l'adoption comme dépassant l'acte uniquement social ou symbolique.

Le pulsionnel est autant emprise que déprise par rapport à l'excitation brute ; il introduit une potentialité traumatique originaire soumettant le sujet naissant à une passivation, mais l'ouvrant aussitôt à la générativité du symbolique.

Considérer le cannibalisme comme l'un des fantasmes originaires permettra de déployer les enjeux des processus de filiation dans l'adoption ; celle-ci en retour jettera une lumière nouvelle sur la différenciation entre dedans et dehors, entre soi et autrui, et par conséquent sur la possibilité même d'une césure, fondatrice de l'appareil psychique et de son fonctionnement sexuel.

Concrètement tous les enfants adoptés décrivent le passage de leur lieu d'origine à leur famille d'accueil comme une expérience de déréalisation, dans laquelle ils n'ont pas compris ce qui leur arrivait. Même si le désir de partir de l'orphelinat et de trouver une famille avait été puissant, l'arrachement du premier contexte de vie, l'envol vers l'inconnu et l'atterrissage dans un lieu étranger terrifiant produisent une « absention » du sujet, épuisante, alors même que le comportement observable reste en général tout à fait adapté. (Waber-Thévoz, Waber, 2000)

Pour les parents adoptants, pourtant en position d'acteurs, la confrontation à l'étrangeté radicale de l'enfant suscite un même vécu de passivation par l'intensité émotionnelle de la rencontre.

La matrice symbolique d'A.Green

Toutes les dévorations ont leur ombilic dans le fantasme ! Dans « *Cannibalisme : Réalité ou fantasme agi* » (1972) André Green considère que le cannibalisme est largement fictionnel et il décrit quatre paramètres constituant le fonds commun de ce phénomène :

- l'équivalence entre manger et copuler
- l'intrication de l'amour et de la haine
- la distinction entre endo- et exocannibalisme, à la base des systèmes de parenté et d'alliance, singulièrement du mariage et de l'adoption,
- le rapport à la mort et au deuil

Selon Green, le cannibalisme constitue un noyau sémantique en position ordonnatrice, d'une force extraordinaire et d'une cohérence remarquable. La psychanalyse lui accorde la fonction d'un noyau fantasmatique dur et irréductible. Il constitue une « matrice symbolique inductrice et productrice de fantasme », parce que lié à la nécessité de se nourrir, en incorporant du suffisamment semblable pour être assimilable. Il permet la liaison de divers thèmes : Sacrifice - parricide - inceste - incorporation de la puissance - identification - introjection du surmoi et des interdits.

Tuer le père ne le fait pas disparaître et ne résout pas le complexe paternel, encore faut-il le manger. La peur qui s'en suit conduit à l'introjection des pulsions et de la loi. (Green, 1972)

Dans « Deuil et mélancolie », Freud décrit l'identification mélancolique comme prise en soi de l'objet aimé et perdu, ainsi que l'aliénation du moi qui résulte de cette incorporation niant toute séparation; il la distingue du travail de deuil qui détache l'objet du moi pour n'en introjecter et conserver que les qualités.

D'un point de vue kleinien, la mélancolie constituerait une identification projective pathologique avec un objet interne incorporé, alors que le deuil permettrait une identification introjective vraie qui enrichit le moi par les apports de l'objet.

Barbara Steck en donne un exemple saisissant :

Dans le psychodrame une fille propose de jouer l'histoire d'un garçon qui a toujours faim et veut manger. Pendant le jeu, Sandra - qui a donné le rôle du garçon à un autre enfant - explique ce qui est arrivé au garçon: « Il avait si faim, qu'il a mangé sa mère et l'a ainsi perdue. C'est pour cette raison qu'il est orphelin, il a toujours faim et doit toujours manger ». Les fantasmes de Sandra révèlent qu'elle a incorporé sa mère qu'elle doit nourrir en elle-même, mais sans jamais pouvoir la rassasier. (B. Steck, 2007)

Se référant à Karl Abraham, André Green trace une claire délimitation entre le premier stade oral, fusionnel, lié à l'activité de succion, sous la prédominance de fantasmes vampirique et le second, sadique-oral, lié à l'activité de manducation et à des fantasmes cannibaliques. Dans le premier cas l'objet partiel, le sein « survit » en restant perceptible et palpable pour l'enfant, alors que dans le second l'objet disparaît par l'ingestion, mais est assimilé par le processus digestif. On ne peut parler de cannibalisme que s'il y a un corps solide, fait de chair à mordre, dilacérer, mâcher, et de même nature que celui qui mange. La distinction liquide - solide est primordiale ; l'intérêt de cette limite est qu'elle est aussitôt frappée d'un interdit aussi absolu que l'interdit de l'inceste, interdit fondateur d'humanité et de culture, car « manger d'amour comme le fait le bébé au sein » devient aussi répréhensible qu'être « dévoré de rage » dans les mouvements de détresse primitifs.

Le clivage entre bon objet présent et mauvais objet absent n'est pas encore établi, incorporation et introjection ne sont pas différenciées. Cela change lorsque les pulsions sadiques orales, liées à la manducation « ne laissent pas de reste ». Malgré l'angoisse considérable attachée à la perte de l'objet d'amour, sa survivance ne peut alors être assurée que par un sacrifice : celui de « l'homosexualité primaire en double » (Roussillon, 2004) et de l'illusion qui lui est liée d'un accès illimité à l'objet d'élection.

Ainsi, selon Green, le rapport cannibalique au sein ne peut être que hallucinatoire ; et sa mise en œuvre ultérieure ne peut être qu'un acting, une possibilité de faire passer dans le réel le fantasme qui le sous-tend. C'est le sein perdu, le père mort

qui sont incorporés, et valent pour tout cannibalisme dans son rapport au plaisir sexuel, à l'ambivalence amour - haine, au couple narcissisme - objectalité, à la mort et au deuil de l'objet.

L'ordre du fantasme à la réalité est inversé, le symbolique est premier. (Green, 1972)

Incorporation – Introjection – Identification

Ferenczi, le premier à utiliser le terme d'introjection dans *Transfert et Introjection*, étaye cette notion sur « le principe d'évitement du déplaisir ».

Selon lui, pour diluer la tension due aux excitations pulsionnelles, le moi naissant étend au monde extérieur l'intérêt narcissique. Tout amour objectal et tout transfert deviennent ainsi une extension du moi, ou comme il dit, une introjection.

Le névrosé en particulier, cherche à inclure dans sa sphère d'intérêt propre une part aussi grande que possible du monde extérieur. Il en résulte une dilatation pathologique du moi par la fusion avec l'objet et une véritable « addiction » à celui-ci ; mais dans sa forme normale elle correspond largement à ce qu'on nomme aujourd'hui subjectivation ou appropriation subjective.

Partant de cette description de Ferenczi, Maria Torok (1968) en définit trois points capitaux pour la croissance du Moi :

- L'extension des intérêts auto-érotiques aux objets du monde extérieur ;
- L'élargissement du Moi par la levée des refoulements (intégration de la libido inconsciente transformant la pulsion en désir) ;
- L'inclusion d'objets médiateurs des pulsions dans le Moi qui par là même « s'objectalise » dans un processus de croissance.

Très souvent l'introjection est confondue avec l'incorporation, un mécanisme de défense archaïque contre l'angoisse dépressive qui au contraire crée un lien imaginal empiétant : l'objet, perdu pour l'introjection, devient un tombeau (crypte) commémoratif figé et aliénant dans le moi.

Pierre Fedida (1972) confirme ces vues, développant comment dans la régression, une ambivalence originaire attachée au désir de s'approprier l'objet en le détruisant, permet au moi de s'identifier de façon absolue à celui-ci. Cette identification première ne peut maintenir l'objet vivant qu'en tant qu'objet perdu, tel un véritable inceste alimentaire. Plus qu'au deuil, capable d'élaborer une absence constatée, faisant suite à une présence, elle confronte l'humain au problème de la disparition sans trace, à l'angoisse d'effacement sans reste, à l'éradication subjective.

Conséquences pour l'approche théorique de l'adoption

Ces approches théoriques expliquent qu'au moment de la perte des personnes significatives pour l'enfant, un accroissement libidinal va produire ce qui apparaît comme une « introjection in extremis ». Le Moi régresse au niveau de la satisfaction hallucinatoire du besoin, où incorporation et introjection ne sont plus distingués. Autrement dit, durant son « transport » d'un lieu d'enracinement à un autre, l'enfant est en urgence d'incorporation des objets de son passé perdu, qui risquent fort de resurgir ultérieurement sous la forme de « fantômes ».

L'adoption représentant pour l'enfant toujours une rupture de filiation avec les parents biologiques et une création de filiation avec les parents adoptifs. Elle est imaginée de façon très habituelle comme une sorte de greffe dans le corps familial, avec tous les fantasmes concernant la possibilité d'absorption ou de rejet que cela implique en fonction de l'équilibre entre l'amour et la haine, entre narcissisme et objectalité. Elle constitue une réorganisation significative qui, comme l'endo- et l'exocannibalisme symbolise l'incorporation d'un enfant dans une structure familiale donnée, lui assignant une place précise et le chargeant d'attentes en fonction d'histoires transgénérationnelles.

Du côté de l'enfant, autant la détresse d'abandon que « l'état de rencontre » (décrite par P.Aulagnier comme contact entre une zone pulsionnelle investie et les « qualités » d'un objet capable de la satisfaire) crée une urgence d'adaptation impérative, absorbant les nouveaux objets par des processus d'identification incorporative excessifs. On comprend aisément que la violence de cette défense primitive soumet l'enfant à une angoisse débordante qui expulse du même coup les relations d'objets premiers, par clivage, laissant l'enfant avec un « trou noir » psychique, ou par identification projective excessive dans « l'objet famille » ou l'un de ses membres.

Le processus douloureux de retrait d'investissement des représentations du parent perdu et le travail de deuil sont ainsi évités.

« Les fantasmes d'incorporation préservent un objet libidinal et narcissique indispensable dont la perte subie doit être radicalement niée afin de permettre une continuité avec l'objet. C'est comme si ce deuil indicible érigeait à l'intérieur du sujet une crypte secrète. » (*Abraham et Torok, 1987*)

Mais au commencement, dans les premiers instants où le lien se noue, pour les parents, à la fois coupables et émerveillés, l'incorporation de l'enfant dans la famille est moins vécue comme une scène cannibalique violente que comme l'accueil joyeux et ému d'un cadeau merveilleux, comme une « nouvelle naissance ». L'ambiguïté même de cette expression témoigne de la persistance d'une partie clivée et déniée, la représentation des parents géniteurs, mais aussi de ce que M.Torok appelle « troubles de transition », où des irrptions libidinales nouvelles forcent le Moi à se modifier et à modifier ses relations objectales. Une de preuve éclatante en est l'acquisition foudroyante de l'idiome familial.

Winnicott a montré que ce qu'il appelle le « fantasying » est une défense contre les atteintes par la réalité extérieure. Le roman familial décrit par Freud relève d'un processus semblable: l'enfant ne pouvant plus nier sa déception face aux imagos parentales idéalisées, s'invente d'abord un roman des origines où il serait un enfant trouvé, puis un scénario de filiation noble et grandiose.

Pour certains enfants adoptifs l'élaboration d'un roman familial dans leur imagination semble être exclue, comme si l'existence réelle des parents biologiques empêchait le processus intérieur. Mais ils peuvent déployer des fantasmes intenses et changeants d'un roman familial « réel » qui peut servir autant à la construction de leur représentation du soi qu'à une fuite vers une représentation illusoire.

Le projet d'adoption semble aussi réveiller le roman familial chez certains parents adoptifs, par la possibilité de le « réaliser » avec l'enfant adopté. D'une manière très

insistante cela s'exprime par l'affirmation que « l'amour suffit » pour faire face aux difficultés de l'enfant, ou par le sentiment caché d'avoir accompli le sauvetage d'un être malheureux.

Les deux romans familiaux, des parents adoptifs et de l'enfant adopté se combinent alors : Le père d'un jeune homme de 22 ans affirmait très sincèrement n'avoir jamais eu d'autre conviction que celle d'être le vrai père de l'enfant, et il n'était pas peu fier de l'orgueil avec lequel son fils portait son nom. Au fil des entretiens, confronté aux difficultés de son épouse à endosser le rôle de la « vraie mère », il s'apercevait qu'il avait simplement fait l'impasse sur l'existence du père biologique absolument inconnu.

Les fantasmes inconscients des parents adoptifs se projettent sur l'enfant, pour lequel ils sont des parents dévoués et salvateurs, meilleurs que les parents biologiques, qui eux ont rejeté et abandonné leur enfant. Ils croient à une « réparation » de l'enfant adopté, c'est-à-dire à une réparation de leur propre enfant intrapsychique.

« L'enfant trouvé » décrit par Freud pour la première phase du roman familial devient à travers l'adoption un enfant roi. B.Steck: « Une mère adoptive raconte qu'elle se sent très obligée envers la mère biologique et considère son fils comme un enfant-roi, car il lui a permis de devenir mère » (p.113, trad. personnelle).

Ce contrat inconscient de l'enfant idéal et des parents idéaux, rend ces adoptions apparemment sans problèmes, jusqu'au moment de la puberté où la désillusion est souvent cruelle. A ce moment, c'est « l'enfant illégitime » tout puissant de la deuxième phase du roman familial décrit par Freud qui se manifestera bruyamment, et c'est la révolte qui surgit à la place de l'idéalisation. Dans ces situations, les parents adoptifs sont prompts à accuser l'hérédité de l'enfant qui refuse toute loi comme signe de son identification avec des parents biologiques déchus.

« Le contrat narcissique inconscient, à la base de la relation des parents adoptifs avec l'enfant adopté, permet de dénier la part conflictuelle de cette relation et les sentiments de haine sous-jacents. Ceux-ci sont alors clivés, mais opèrent sournoisement par des attaques contre les liens, contre l'image de soi, contre la faculté de penser et d'entreprendre.

C'est dans le domaine de l'agressivité surtout que devrait s'exercer « la part thérapeutique » de l'entreprise adoptive. Vouloir simplement « accepter » et « comprendre » les mouvements destructeurs de l'enfant ne suffit pas. Celui-ci doit passer par l'expérience de destruction de l'objet décrite par Winnicott (1975) pour constater que celui-ci y survit et existe réellement en dehors de lui. »

(Waber Thévoz, 2000)

La tâche la plus difficile pour l'enfant adopté et la plus importante, est de pouvoir donner vie, dans son monde intérieur, aux représentations de ses parents géniteurs, mais aussi de réunir dans sa psyché la représentation de ses diverses imagos parentales. C'est au prix de cette élaboration fantasmatique qu'une ligne génétique et un véritable sentiment de filiation pourront se créer. (Pierre Ferrari 1986)

« L'irruption du processus de l'adolescence en cas d'adoption tardive provoque une collision entre le besoin d'attachement et le mouvement d'autonomisation, le complexe d'Oedipe n'étant pas résolu, parfois même pas vraiment abordé.

Il y a double danger qui se traduit par l'angoisse de perdre l'amour de l'autre et de se perdre soi-même. Les provocations sont constantes et éprouvantes pour vérifier la solidité du lien ; ou alors c'est la passivité qui envahit tout et compromet l'insertion sociale de l'enfant. La dépendance infantile doit être maintenue à tout prix, sous peine de subir à nouveau les assauts d'une angoisse d'abandon insupportable. » (Waber-Thévoz, Waber, 2000)

Les seuls liens que le sujet peut tolérer sont des liens d'étayage sur une « bonne maman » qui le prémunissent contre le danger de solitude, mais aussi contre celui d'un retour terrorisant des objet primaires encryptés.

Au delà de l'adoption, l'enjeu final concerne l'autonomisation, qui retourne un non-choix subi passivement en une position identitaire assumée : « Adopté ? Et alors... ! »

En effet, une fois adultes, les personnes adoptées, sans nier les difficultés liées à leur identité hétérogène, assument leur distance, voire leur agressivité face à leur double origine ; une jeune femme a comparé son statut à celui de « secundos », partagés entre deux cultures.

A 30 ans elle écrit à son père : « En ce qui me concerne, je ne te considère plus comme mon père depuis longtemps, tu n'as rien d'un père pour moi. D'ailleurs, j'en ai un (le père biologique) qui, bien qu'il ne puisse communiquer dans ma langue, me communique bien plus que tu ne le fais depuis de longues années... Tu es une personne qui m'a permis de recevoir une éducation, tel que le contrat de départ le stipulait, sans que j'aie eu conscience, ou su la portée de cela, et je t'en remercie. Moi je m'attendais à avoir des parents, étant donné que j'avais quitté les miens pour vous. Il n'en a pas été véritablement ainsi, seulement en apparence ».

La douleur qui accompagne cette assumption, les arrangements avec cette réalité de vie ne pourront parfois être dépassés que par la génération suivante, pour qui la « naissance réelle » relègue à l'arrière-plan la filiation adoptive.

Retour à la passivation première

Peut-être que l'approche par « la matrice fantasmatique » du cannibalisme de Green en tant que fantasme originaire permet de tenter l'intégration des balancements théoriques entre effraction pulsionnelle et effraction par l'environnement objectal.

Il va sans dire que chaque enfant reçoit sa vie de ses ascendants, avec toute la force pulsionnelle, mais aussi avec toutes les contraintes sociales et culturelles qui la caractérisent. Il est soumis passivement à ce don qui le met en mouvement et le contraint, ce que Freud a cherché à penser au moyen de sa « mythologie » de la pulsion comme « exigence de travail pour la psyché du fait de sa relation au corps ».

La naissance met l'enfant et son excitation primitive en contact avec la mère ou ce qu'on nomme « sein maternel », un sein pulsionnel lui aussi, mais d'une autre façon, sécurisante, puisqu'il est porteur de l'histoire de toute une vie, de rencontres diverses avec père, mère, frères et sœurs, partenaires.

Si M.Klein, avec le « sein clivé en bon-mauvais », ou Freud avec le stade du sadisme oral expriment quelque chose de cette violence originaire, Winnicott accentue l'aspect calmant du sein maternel, la mère secourable. Pour le psychisme primaire de l'enfant les mouvements pulsionnels d'amour ou de haine sont excessifs, il aime d'un amour dévorant et hait d'une façon mordante; c'est ce que

W. Bion a décrit comme identification projective excessive. C'est la mère, à qui ces mouvements sont adressés, qui va les amener au moyen de sa « rêverie » en une identification projective normale. Progressivement l'enfant introjecte cette capacité de métabolisation, s'identifie à la mère et refoule les mouvements pulsionnels archaïques. Et pourtant ce refoulé continue d'exiger sa représentation dans l'appareil psychique, ce qui a amené Freud à postuler une identification primaire avec un père originaire, mangé par la horde des frères qui, par le retournement de la violence de cette ingestion, va les soumettre à l'interdit du meurtre et de l'inceste de génération en génération. C'est sa survivance symbolique à l'avidité cannibale des fils qui a pu leur imposer une loi commune limitant le déferlement pulsionnel et obligeant tous les petits d'homme à faire alliance avec leurs frères, leurs semblables.

En deçà de ce fond mythique, R. Roussillon (2003) insiste sur la présence du père réel, qui représente nécessairement un être plus « étranger » que la mère, mais qui est tout aussi essentiel pour l'accès au plaisir de la différence, car cette présence redouble, donne de la profondeur et sexualise l'énigme maternelle par l'introduction d'une limite transformant « l'autre même » en « un autre véritable », capable de soutenir le sujet contre le danger pulsionnel.

C'est avant tout la détresse d'abandon qui laisse l'enfant seul face aux débordements pulsionnels, face à une agonie sans fin si un objet de recours ne se présente pas à temps. L'extraordinaire bouleversement des premières semaines d'adoption avec ses progrès fulgurants témoigne des énergies pulsionnelles en jeu, mais masque l'autre face du processus, les angoisses sous-jacentes à l'identification incorporative des imagos parentales.

Souvent ces figures internalisées sont scindées en une partie abandonnante, projetée sur les parents biologiques et en partie accueillante projetée sur les parents adoptifs. C'est pourquoi, il est nécessaire de travailler le clivage des objets parentaux, pour que les parties rejetantes et les parties acceptantes puissent être suffisamment intégrées et donner « du jeu » aux diverses identifications.

La jeune femme citée plus haut a pu déclarer concernant l'adoption : « A présent, j'aime voir l'adoption internationale comme une sorte de greffe, d'un être coupé de ses racines biologiques et généalogiques, dans une nouvelle famille, dans une nouvelle généalogie (représentée par les racines de l'arbre sur lequel la greffe serait menée) bref, dans un nouveau terrain, un nouvel environnement, un autre terreau, une nouvelle culture, sans oublier les risques d'«échec» qu'une greffe comporte ... Alors, un « filet » est nécessaire en cas de difficulté, pour offrir un milieu sécurisant où ces jeunes peuvent s'exprimer.»

Autrement dit un environnement suffisamment tolérant pour permettre au jeune d'adopter son monde interne et son histoire particulière.

En conclusion je voudrais donner la parole au poète :

Nous naissons
pour ainsi dire
provisoirement, quelque part,
c'est peu à peu
que nous composons en nous,
le lieu de notre origine,
pour y naître après coup

et chaque jour
plus définitivement.

Rainer Maria RILKE
(Lettres milanaïses)

Bibliographie

ABRAHAM, Nicolas, TOROK Maria (1987) *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion.

AULAGNIER, Piera (1975) *La violence de l'interprétation*, Du pictogramme à l'énoncé, Le fil rouge, Paris, PUF.

FEDIDA Pierre « Le cannibale mélancolique », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 6 (1972).

FERRARI Pierre, « La filiation en psychopathologie de l'enfant », *Année pédiatrique* 33(1883).

FERENCZI Sandor (1908-1912) *Transfert et Introjection : Psychanalyse 1. Œuvres complètes*, Paris, Payot

GREEN André : Cannibalisme « Réalité ou fantasme agi », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 6 (1972).

ROUSSILLON René (2003) Figures du père, le plaisir de la différence, in: GUILLAUMIN, Jean ;ROGER, Guy (dir.), *Le père : figures et réalité*, Bordeaux, L'Esprit du Temps.

ROUSSILLON René, « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire « en double » », *Revue française de psychanalyse*, 2(2004).

STECK Barbara (2007) *Adoption – ein lebenslanger Prozess*, Basel, Karger.

TOROK Maria, « Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis », in *Revue Française de Psychanalyse*, 4(1968). Repris dans Abraham, Torok, *L'écorce et le noyau*.

WINNICOTT Donald Woods (1975) « L'utilisation de l'objet » in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard.

WABER-THEVOZ H, WABER J.P. « Le lien d'adoption à l'épreuve du temps » in : *Neuropsychiatrie Enfance Adolescence* 48 (2000) Elsevier SAS.